

# Le soleil levant ou Trois fois passera

Robert Giroux

Number 93, Spring 2002

Mon coup de cœur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, R. (2002). Le soleil levant : ou Trois fois passera. *Moebius*, (93), 51–63.

ROBERT GIROUX

*Le soleil levant*  
ou  
*Trois fois passera*

la petite avait très peu dormi durant le vol  
toutes ses voix l'agitaient trop du dedans  
l'idée d'un séjour à Paris ne pouvait être que la mienne  
une enfant de cinq ans a déjà tout à portée de bras  
elle s'appelait Isabelle  
rêvassait des jours durant à sa mère absente  
à l'école au jeu au lit avant la nuit en tout temps  
lors même des lectures que je lui faisais pour l'apaiser  
l'ombre rôdait  
au creux des images entre les lignes à son corps défendant  
la petite avait peu dormi

\*

le vol avait déjà mal décollé  
trois heures d'attente pour des raisons techniques  
le vol devait aussi mal se poser  
retenu par d'épais brouillards printaniers  
comme soulevé par des phalanges d'anges potelés  
une heure à tourner en rond au-dessus des pistes  
une heure à espérer l'ouverture la brèche la descente  
une descente qui se fit ailleurs  
en terrain interdit  
chez les militaires  
deux heures à pester au fond de mon siège  
silice punitif insupportable  
deux heures à compter les minutes  
à se ronger les ongles à chercher l'air  
comme en état de détresse molle  
à se réjouir enfin du décollage annoncé

vers la destination initiale  
le temps d'une courte envolée  
on aurait dit un saut en longueur  
au ralenti  
jusqu'au carrousel des bagages  
lesquels tournaient à leur tour sans davantage  
savoir pourquoi tous ces yeux épuisés les convoitaient  
jusqu'à la balade en bus  
jusqu'au centre-ville le cœur des foules  
jusqu'au métro et ses wagons bondés  
ses milliers de couloirs de souris  
ses escaliers d'usine  
les trois valises à vous couper les bras  
l'une à gauche la petite à droite l'autre  
à pousser du pied  
trop pauvre petit mec pour connaître même  
la magie du taxi par temps de lutte légitime  
la petite en silence a vomi  
toute la fatigue du monde entre ses petits pieds  
les joues si pâles sous son bonnet blanc  
le regard sérieux de celle qui s'en sortira  
jusqu'à l'ouverture lente vers la bouche du ciel  
jusqu'à la lumière la sensation du vent la sortie  
du ventre de notre obstination  
la circulation libre de toute cette agitation  
à ciel ouvert  
et n'allez surtout pas nous plaindre  
il ne pleuvait même pas

\*

après deux jours de vie d'hôtel  
j'ai dû faire un petit effort pour me rappeler le motif  
me recentrer sur la raison de notre traversée  
la motivation à tout laisser derrière  
faire comme si le monde changeait sous l'effet  
de désirs encore si peu formulés  
la petite en silence se vidait de ses songes  
et s'adaptait à merveille à nos errances de pique-assiettes  
mi-touristiques mi-vagabondes et un peu rêveuses  
mais les soirées ne pouvaient être toutes ainsi interminables

à tourner en rond autour du plafonnier de plâtre  
à devenir loup dans cette trop courte ruelle de lit  
à résister à l'appel du dehors  
à s'écrouler de fatigue d'avoir erré toute la journée  
la vie d'hôtel  
ce ne peut être un jeu d'enfant

\*

François Hertel avouait avoir appris à flâner à Paris  
je ne m'y étais pas encore abandonné  
la petite commandait une autre conduite  
à peine cinq ans  
c'est bien peu

\*

après quelques recherches désordonnées  
nous avons opté pour la banlieue une villa  
une pension de famille si bien nommée  
à Choisy-le-Roi, rue Rouget-de-Lisle  
les noms étaient déjà un chant à faire rêver  
je ne me reconnaissais plus  
la maisonnée marchait au pas  
les enfants d'un côté les adultes de l'autre le chien  
celui de la femme de chambre  
la femme de quoi!  
notre accent à soutenir notre langue un sourire  
la fille de peine à la cuisine dans les hauts escaliers de peine  
on l'a recueillie de la campagne disait-on  
Louisette  
le diminutif du prénom de la mère de la petite  
qui tout de suite l'a prise en grippe et l'autre  
lui rendant bien la monnaie de ses pièces  
la télévision dominait par son volume  
la maîtresse de maison étant un peu sourdingue  
mais elle avait bon œil sur les relations  
entre ses petits pensionnaires  
bref, pour la petite les jours creusaient un espace à sa  
mesure  
et un temps assez réglé pour servir de tuteur

et jusqu'à la cour qui offrait son jardin ses rosiers  
ses petits sentiers d'ombres secrètes  
le si bel escalier de pierre qui y menait me ravissait  
les gamins gambadaient tout à leurs jeux  
et jusqu'au jardin d'hiver qui gardait ses odeurs de terre  
ce type de jardin dont je ne connaissais même pas l'exis-  
tence  
si ce n'était dans les livres  
et encore! dans le flou culturel de qui a peu voyagé  
une copie réelle de l'univers du cinéma français

\*

nous étions déjà à la fin juin  
ce jardin d'hiver n'intéressait personne en cette saison  
qui invite plutôt à courir vivre dehors  
il ne semblait habité que par la musique  
une jeune étudiante en piano y travaillait féroce-  
ment elle passait des heures à reprendre les mêmes pièces  
comme si elle cherchait à traduire ce qu'elle ne savait pas  
encore qu'elle cherchait  
l'acharnement des musiciens doit tenir de la magie  
la petite en saura quelque chose elle  
qui deviendra musicienne et pianiste à son tour  
sans doute un clin d'œil du destin qui court en cascade  
l'étudiante était d'origine asiatique  
quand j'ai franchi en douceur le seuil interdit  
j'ai pensé au serpent qui glisse dans l'ombre c'est fou  
elle n'a même pas senti ma présence  
poursuivant sans relâche tout à ses élans rythmiques  
comme fouettée dans son obstination  
je me suis installé dans un vieux fauteuil  
comme à l'écart presque dans l'obscurité  
tandis qu'une forte lumière plongeait sur le haut du piano  
dégageant violemment le profil de la jeune femme  
ruisselant gaiement sur la belle chevelure noire qui bougeait  
qui glissait puis revenait sur de frêles mais fermes épaules  
elle s'appelait Michica  
elle me l'apprit avec un peu de sécheresse dans la voix  
m'a tendu la main comme le font les Européens  
et à petits coups de tête répétés elle alimenta la conversation

je ne voulais pas la déranger mais je voulais la voir  
je ne sais plus au juste ce que je voulais mais  
je sentais que quelque chose basculait dans le désir mais  
si naissant que je n'y faisais pas trop attention mais  
se jouait du bout des lèvres qui passe des yeux aux mains  
qui gesticulent dans la noirceur ou encore se posent  
l'une dans l'autre l'une l'autre en écuelle attentive

\*

la petite avait perdu trois dents en quelques jours  
comme de petits drames mi-troublants mi-enjoués  
trois pièces sous l'oreiller trois fois la surprise  
le jeu entretenu pour le jeu lui-même  
le pur plaisir de vivre  
le sourire jusqu'au rire complètement troué  
les ricanements sans fin tordus  
la petite Isabelle s'éclatait enfin  
dans les bras tendus de la pension Suchet  
je la vois encore qui danse et tourne sur une souche  
les pieds allumés au vent les bras... le rire  
sur cette photo couleur signée Michica  
quel cliché me direz-vous  
non, la sérénité qui monte

\*

trois mois passèrent et il fallut revenir  
en arrière en vol inversé vers notre creuset de vie  
ma musicienne avait si bien composé avec notre quotidien  
qu'elle était prête à nous suivre au Québec  
nous n'en parlions jamais ou si peu  
la petite en savait plus que moi sur ses méandres bridés  
j'aménageais mon nouvel appartement  
avec en tête le bonheur de la voir surgir  
je peignais les boiseries étudiais les éclairages  
je m'inquiétais aussi des soirées qui se faisaient plus froides  
déjà la nuit qui tombait de plus en plus tôt  
l'hiver qui attendait son heure  
et moi et nous qui attendions le courrier  
les secrets échanges qui circulent par le monde

jusqu'à cette menace jaune qui surgit soudain  
au détour des rêveries de notre pianiste de miel  
la menace des parents nippons de la renier sec  
si elle osait s'amouracher d'un Occidental  
de lui couper les vivres sans ménagement  
si elle osait planifier la traversée coupable  
de lui rendre la vie misérable et impossible  
si elle ne réservait son cœur à un prince  
charmeur de sa race de sa classe de sa gang  
elle avait pourtant déjà étudié à New York  
une année complète  
chez quelques parents capables de l'y accueillir à nouveau  
au besoin de ses extravagances de jeune femme amoureuse  
mais la menace ne pouvait pas réparer sa virginité  
la menace ne pouvait pas effacer cette lutte sourde  
des femmes  
la menace ne pouvait rien éteindre ou empêcher  
ni l'amour ni la mélancolie de ma Juliette  
exotique qui n'en perdait pas pour autant son japonais  
la tête froide

\*

l'amour n'a-t-il pas besoin d'être contrecarré  
la passion d'être attisée pour chauffer les sens  
cette folie n'est-elle pas capable  
aussi  
de tous les revirements

\*

la petite retrouva ses jeux ses petites amies  
en même temps que remontait à la surface  
le chatouilleux manque de sa mère  
occupée à brasser ailleurs d'autres soupes  
je résume, bien sûr, bêtement  
je retrouvai aussi ma lourde besogne de jeune professeur  
je me rapprochai peu à peu d'une collègue  
avec qui j'allais toucher le fond  
les flammes douloureuses de l'enfer  
la femme du meilleur ami que j'avais alors

la menace qui n'avait rien à envier à celle qui grouillait  
du côté du soleil levant  
la culpabilité la peur le désir étouffé l'œil dur  
de l'éternel triangle qui change encore de formes  
le ça le doigt pointé

\*

*parenthèse*

un très bon ami (je ne parle plus du même)  
avait vécu la fièvre des kibboutz au milieu des années  
soixante  
il y mettait à l'épreuve  
ses énergies et ses convictions de jeune camarade  
il avait vécu tout cela avec une belle jeune juive marocaine  
avec qui il partageait et la couche et les idéaux sociaux  
d'alors  
ils s'adoraient pire ils s'étaient mariés en cachette  
seuls au monde dans la bulle de bonheur qui les envelop-  
pait  
la menace ne tarda pas à lever le bras  
comment une juive peut-elle épouser un Français  
de tradition chrétienne et encore étudiant  
la famille renia la belle Rita qui filait son bonheur parisien  
la famille lui tourna le dos lui interdit la réduisit l'accula  
jusqu'à ce qu'elle sombre carrément dans la folie  
avec les années le trouble multiplia ses formes  
jusqu'à ce qu'il devînt méconnaissable  
dans ses efforts de sortir de son cruel étau intérieur  
la belle cassa  
elle alla rejoindre sa famille qui était déménagée entre-  
temps  
en Californie  
le cœur a de ces raisons...

*parenthèse*

\*

mon récit tisse sa fable insoupçonnée  
ses écrans d'intimité  
la petite et sa mère en coulisse



Michica et son continent  
Rita et sa clique  
Louise, la nouvelle, et moi  
qui ferons du slalom sur les souvenirs emboîtés  
ou peut-être aussi les tiens, lecteur

\*

à mon retour au Québec  
j'ai donc tracé mille et un plans  
pour accueillir ma dulcinée du soleil levant  
ses cheveux ses yeux ses genoux ronds sa voix bridée  
son accent le costume vietnamien qu'elle portait le soir  
le bonheur qu'elle prenait à égayer la petite  
les jeux les bouts de papier les échos de ricanements  
les voyages jusqu'au plus lointain du jardin  
j'ai tracé aussi mille et un plans de retraite et de repli  
pour alléger le manque  
que j'avais d'elle à toute heure du jour  
je travaillais beaucoup à mes cours  
j'étais seul  
des cours nouveaux exigeants plus savants qu'il ne fallait  
je me défonçais aussi à faire du sport avec les étudiants  
ma jeunesse réquisitionnait la leur et s'éclatait  
jusque tard dans la nuit autour d'un pot de jovialité  
j'étais seul et rien n'apaisait ce qui m'agitait  
je planifiai même un court séjour de recherche en Haïti  
n'ayez crainte je ne vous emmènerai pas dans les Antilles  
mais tout juste ce qu'il faut pour rappeler  
que c'est dans cette île d'enchanteurs ébène  
que j'ai touché ce duvet si doux et si blond  
que j'ai peine à réprimer l'émoi qui m'envahit encore  
que c'est en traversant toute l'île jusqu'à Cap-Haïtien  
dans les soubresauts du vieux camion poussif  
que j'ai eu tout le loisir et même davantage  
de reluquer sa nuque  
elle m'avait demandé de lui passer une chaînette au cou  
le matin avant le départ insouciant  
et à partir de là nous nous sommes donné  
parmi les guêpes qui bourdonnaient indifférentes  
toutes les permissions

\*

de retour au pays  
j'ai retrouvé la petite et le sourire de sa gardienne d'oc-  
sion  
et mon nouvel amour son homme  
mon collègue son amant mon ami  
c'était pour moi comme la fin de courtes vacances d'hiver  
et la tête un peu sens dessus dessous  
quelques semaines passèrent à apaiser l'illusion  
jusqu'à ce que son homme mon chum me téléphone  
mon amour m'aimait me confiait-il  
elle parlait de moi  
elle voulait me voir me dire ou m'expliquer...  
je savais déjà tout cela à force de faire comme si...  
à bout de forces  
penché sur les travaux scolaires de la petite  
bandé sur la mélancolique attente des lettres  
affranchies de ces si beaux timbres-poste de Michica  
la muse obstinée  
torpillé par le nouveau triangle qui resserrait ses angles  
je me noyais dans la musique que j'écoutais jusque tard  
dans la nuit lancinante mélopée de Dowland les *lacrimæ*  
épuisé presque sur l'archet qui me chavirait l'âme  
amoureusement bouleversé par cette voix  
d'ange qui me soufflait les mots que le dire  
ne suffisait la peine  
j'en perds le phrasé le plus élémentaire

\*

quand le printemps fut enfin revenu  
j'ai tenu ma promesse de me précipiter dans ses bras  
l'hiver avait été interminable  
la petite redoublerait son année à l'école  
ne faisons pas semblant de nous en étonner  
elle passerait quelques belles semaines chez son institutrice  
qui l'avait prise en adoption non en affection elle l'aimait  
n'avait-elle pas des enfants une vie normale...  
mon vol avait été des plus calme  
j'avais même dormi du sommeil de celui qui va paisible

vers la réalisation d'un rêve longtemps caressé  
l'avion avait même de l'avance sur son horaire  
le temps était bien doux  
j'anticipais déjà l'odeur des lilas par-delà les douanes...  
j'ai amorcé la conversation avec la jeune femme à mes côtés  
cheveux bouclés nez fin taille élancée pose raffinée  
elle attendait comme moi ses bagages au carrousel  
numéro 3  
elle a accepté le café que je lui offrais, pourquoi pas  
a-t-elle dit  
et le temps a passé à parler de tout et de rien  
échange de coordonnées et de projets gardés secrets  
le temps a passé si vite que j'arrivai en retard  
à la fac de musique où elle m'attendait depuis une bonne  
heure  
je reconnus sa moue des mauvais jours

\*

la villa de Choisy-le-Roy avait gagné en odeur de renfermé  
la télé prenait toujours toute la place durant les repas  
elle gueulait depuis son trône au fond de la salle à manger  
Louissette me paraissait maltraiter les enfants les engueulait  
le jardin avait perdu de son ampleur  
la femme de chambre se riait de mon accent  
Michica cassait le français comme un piano désaccordé  
la maîtresse de la maison m'avait installé au rez-de-  
chaussée  
tandis que Michica nichait toujours à l'étage  
le soir elle piochait sur son clavier comme une inspirée  
jusqu'à ce que guerrière samouraï elle m'affronte  
yeux secs menton volontaire bras croisés sur ses petits seins  
ma dulcinée nipponne allait me faire cracher le morceau  
ce petit séjour de recherche en Haïti  
cette Louise dont je ne parlais plus jamais  
cette femme à qui j'adressais déjà une lettre  
elle me pria sèchement de quitter les lieux  
et je ne la revis plus jamais  
je n'ai même pas cherché à me disculper  
à me défendre me rattraper séduire  
ou autres manœuvres de circonstance atténuante

dix ans plus tard j'apprendrai qu'elle a eu un enfant  
vivait toujours à Paris avec un Japonais  
la menace avait eu raison d'elle  
ce soir-là elle me renvoyait à la mienne  
du même type  
m'abandonnant à ma valse-hésitation chaloupée  
les femmes sont solides, vous le savez

\*

j'ai dû prendre une chambre dans un petit hôtel  
perchée haut sous les combles brûlants de fièvre  
la tête comme un chou-fleur le corps en léthargie  
hagard la nuit tombée tout à fait seul  
je montais sur le toit de zinc tiède  
le vent était doux le décor merveilleux d'un vieux film  
par trois fois je me laissai glisser sur le dos  
par trois fois je butai contre la gouttière de vie  
mon regard s'immobilisa sur des étoiles absentes  
je restai là immobile dans la rumeur qui s'apaisait  
je regagnai nonchalamment ma chambre vide  
honteux de ma lâcheté  
ma petite lointaine devait dormir comme un ange  
peut-être rêvait-elle à moi  
et Louise ma blonde  
peut-être s'ennuyait-elle de moi  
ou peut-être espérait-elle que je ramène Michica  
ne serait-ce que pour équilibrer les désirs  
faire augmenter la mise brouiller les enjeux

\*

retour à la maison retour à la routine  
mais le récit véritable ne faisait que commencer  
Casanova de province j'allais l'apprendre tout de go  
je triche avec la chronologie mais je cherche toujours  
la même vérité d'alors  
je simplifie je sais  
l'idée de me retrouver seul avec la petite m'inquiétait  
je lui voulais une famille une mère une amante  
une amie qui était celle de mon meilleur ami

le voyage à trois nous en fit voir de toutes les couleurs  
après deux jours d'absence ou trois mois à l'étranger  
les retrouvailles étaient toujours celles de la veille  
le temps était léger et piégé tout à la fois  
nous partagions tout  
la musique élisabétaine la précarité l'amour fébrile  
la bouffe les enfants les repas en plein air  
les baignades de nuit les angoisses étouffées  
les silences prolongés les fous rires ravalés les colères  
chacun chez soi  
et le boulot par-dessus tout cela la fatigue l'agitation  
jusqu'à ce que le désir bête de posséder l'autre pour soi  
vienne tout gâcher et faire choir  
nos illusions et faire rôder les ombres et les peurs  
jeune coq j'étais et l'ultimatum a sonné  
j'ai voulu le prononcer au sommet  
du Pinacle du lac Baldwin  
Louise et moi à la queue leu leu pour l'escalade  
jeux de mains jeux de regards à quoi bon les mots  
haut lieu symbolique de notre liberté de nous aimer  
et tandis que je me débrouillais avec le vertige  
que provoquaient les hauteurs  
et tandis que les aigles me narguaient au-dessus du vide  
tandis que mon chum menaçait de se suicider  
si jamais...  
j'ai senti le rocher fondre sous mes pieds  
la vie basculer  
et je n'avais pas d'ailes pour m'en prémunir  
à peine celles d'une mouche  
enfin, vous comprenez  
la descente fut lente et cahoteuse  
silencieuse et murée  
j'aurais pu y rester mais...  
le souffle me manque  
la petite était toujours et encore mon carburant  
de vie mais... toutes mes tensions se nouaient là  
une fois la descente achevée le retour en voiture  
un cardan grinçait et cognait avec fureur  
un vraie machine à laver notre linge sale  
je n'avais aucune crainte je roulais comme un fou  
les pneus crissaient dans notre silence

je doublais désinvolté ses cheveux si blonds  
narguaient le soleil même sa bouche sans voix  
sa main fermée sur fond vert de la forêt qui passe folle  
jusqu'à ce que la vie nous rattrape  
et reprenne son souffle  
jusqu'à ce que ce sur quoi les mots butent  
s'impose comme la réalité

\*

j'arrête ici mon récit  
je le reprendrai ailleurs  
n'est-ce pas ce que font tous les écrivains  
reprendre la fiction là où elle avait été bouclée  
en feignant le plus souvent de ne vous dépayser  
que par jeu

\*

les voltiges délinquantes n'ont pas d'âge  
les menaces les ombres circulent toujours sans permission  
autant en emporte le vent qui venait de l'est  
autant soufflent les dérives éventées de mes pas  
pourtant l'émoi  
mouille encore le regard qui se replie